

La croisée des chemins

Quand Constant, en cette fin d'après-midi, grimpa les marches poussiéreuses qui menaient au grenier de sa maison de campagne, il n'était aucunement mû par une quelconque nostalgie, une obscure envie de se replonger dans l'atmosphère surannée du temps de ses grand-parents. Il ne se préparait pas au choc délicieux de la découverte d'objets de cette époque révolue, à l'exploration émue des vestiges du passage sur terre avant lui d'une lignée d'artisans, paysans et petits employés, qui avaient, bon gré, mal gré, abandonné derrière eux d'antiques horloges, de solennels tableaux démodés et d'impossibles petits meubles aux courbes délicates et à l'usage incertain... Non, il était juste déterminé à dégager toutes ces vieilleries, à faire de la place - car il entendait vendre la maison, aussi convenait-il de mettre en valeur les beaux volumes qu'elle recelait. Ce dernier étage, notamment, pouvait être transformé en atelier, en salle de jeux pour les enfants, en salle de billard pour les grands - en tout ce que réclamait la vie moderne et ses tenants, pour qui vie à la campagne ne saurait être synonyme d'existence privée de tout ! Il engagea la clé dans la serrure, poussa. Poussa de nouveau car le battant résistait. Dut forcer pour pouvoir entrer. L'atmosphère poussiéreuse lui sauta aux narines, il toussa. Ouvrir les fenêtres ! Il les chercha, trouva - face à deux fenêtres dont seule une vitre s'ouvrait - un vasistas celui-ci assez grand, fit jouer les gonds rouillés, aspira avec plaisir l'air du dehors. En un sens, il était dommage que son but n'ait pas été d'admirer les souvenirs des temps révolus - car ils étaient tous là, des robes de bal jaunies aux illustrés souillés de taches jaunâtres, en passant par les poupées cassées et les chapeaux démodés... Quelques partitions se répandaient au sol en notes qu'il n'aurait su lire, des chaises perdaient leur paille ou avaient fait le deuil de leur dossier, quand ce n'était pas d'un de leurs pieds... La moitié d'un miroir lui renvoya l'image d'un demi-Constant qui s'adressa l'ombre d'un sourire grimaçant...

Son attention fut alors attirée par ce qui lui fit l'effet d'une sorte de trône - un fauteuil, dont le dossier se prolongeait en un cœur géant, épais et revêtu d'un tissu rouge pâle. Un repose-pieds était placé juste devant, l'ensemble donnait envie de s'asseoir. S'aidant du marche-pieds, Constant s'assit, le plus confortablement qu'il put, tout en se rappelant les mots du vieux professeur Flarguts : « Le dais te domine, et te dominera, ne l'oublie jamais, les flèches t'entraînent, sois vigilant... Et ne te laisse pas aveugler par ta position élevée, elle ne signifie pas une suprématie »

Il s'aperçut rapidement que le fauteuil était dur et ne semblait guère stable... Et puis, les pieds,

les siens, fallait-il les caler sur les aspérités qui se trouvaient de part et d'autre, ou - plutôt - les laisser pendre ? Il choisit cette deuxième solution.

Au-dessus de sa tête, le dais, en forme de parapluie avec un faux air de chapeau chinois, était orné de fleurs géométriques. À côté se dressait un poteau sans doute indicateur, sans qu'on sache de quoi, sommé par une sorte de lanterne. Hésitant, Constant leva les yeux vers les flèches qui - comme de toute éternité - indiquaient non les quatre horizons, cela aurait été trop simple, trop facile, mais plusieurs directions, sept ou huit. Quelle était la bonne, laquelle choisir ? Bah, il fixa quelques instants celle sur laquelle on pouvait lire quelque chose comme Virelle... Aussitôt, sans avoir eu le temps de comprendre comment, il eut l'impression qu'un ouragan s'emparait de lui, pour l'amener en haut d'une colline, d'où il découvrit une vue à l'infini sur la plaine. La plaine, qu'il n'aurait pu désigner par un nom, mais dont il se souvenait avec précision... Il se rappela une foule rassemblée autour de lui, mais pas que de lui. Ils étaient plusieurs, et au milieu se dressait un échafaud. Il avait oublié la suite, comment la scène s'était terminée, mais il pressentait que la conclusion avait été très violente. Il leva les yeux vers le ciel, fixa les nuages et essayant de voir au-delà. De nouveau, un vent se leva et presque sans s'en rendre compte - bien que cette fois il fût plus attentif à ce qui lui arrivait - il se retrouva dans le grenier, inconfortablement installé sur le fameux fauteuil qu'il avait si souvent rêvé d'occuper.

Alors, et après ? Comment utiliser au mieux cet étrange pouvoir du fauteuil, à moins que le phénomène ne soit uniquement dû au jeu des flèches ? Procédons avec méthode, songea-t-il. Il fixa son regard sur la flèche qui suivait la première - dans le sens des aiguilles d'une montre. Le même déplacement se produisit, mais cette fois il se retrouva - car, oui, c'était bien lui - sur la place d'un marché, il y avait très longtemps, à en juger par les vêtements des villageois. Quant à lui, armé d'un instrument dont le nom lui était inconnu, il achevait de fabriquer une sorte de sabot, sous le regard indifférent de ceux qui arpentaient l'endroit. Il fut heureux de constater que ces excursions dans des époques différentes ne l'effrayaient pas le moins du monde, mais au contraire excitaient sa curiosité. Revenu dans le grenier, il en repartit sans tarder - et cette fois ouvrit de grands yeux.

La scène devait se passer au début du siècle précédent, ce vingtième du nom dont il n'avait connu que les ultimes soubresauts, les bruits et fureurs, grondements et convulsions, iniquités et horreurs à propos desquelles on lui avait assuré que ce n'étaient là que les dernières manifestations de l'antique barbarie des humains. On lui avait promis que, dorénavant, l'espèce à

laquelle il appartenait ne retomberait plus dans de pareils errements, que cette fois elle était engagée sans hésitation ni rémission sur la voie du progrès, de l'égalité de tous avec tous, et de la liberté - un peu surveillée tout de même - pour chacun. Il avait fait mine d'en accepter l'augure, même si, intérieurement, il devait s'avouer un peu sceptique. Mais en ce début de vingtième siècle, dans cette petite ville où le hasard l'avait emmené, il sentait que tous y croyaient encore, à ce futur radieux, à ce progrès continu qui allait émanciper le monde entier, voir la science triompher des hideuses maladies et de la pauvreté, et enfin éclipser la détestation d'une nation pour la nation voisine.

Dans la salle d'un café éclatant de lumières et de dorures encadrant des verrières sur lesquelles fleurissaient des lianes et des corolles de vives couleurs, on se parlait de table en table, on s'interpellait, on riait, sans oublier entre-temps de refaire le monde. L'une des oratrices les plus enflammées en même temps qu'amusées était une grande brune aux cheveux attachés à la diable qui, lorsqu'un contradicteur la laissait sans réplique laissait jouer sur ses lèvres un sourire que Constant trouva tout bonnement irrésistible. Car c'était lui, aussi, ce jeune homme à l'air sérieux dont les mains reposaient sur une pile de livres, et qui suivait les discussions en n'attendant que le moment d'y glisser son grain de sel.

De retour sur l'inconfortable fauteuil, il jeta un regard d'hésitation vers le haut. Une petite pancarte attira son attention... et avant d'avoir eu le temps de réfléchir davantage, il fut dans la rue d'un village qu'il reconnut tout de suite, puisqu'il y avait grandi. Il se vit, accompagné de ses deux frères et de sa sœur qui tâchait de les empêcher de faire trop les fous sur le chemin de l'église. Chaque dimanche, c'était le même cirque, ils partaient à la messe, mais ce n'était nullement un élan mystique qui les poussait : ils se réjouissaient juste de pouvoir, en passant par l'épicerie, dépenser leur argent de poche, augmenté d'un peu de celui prévu pour la quête. Ils repartaient, lestés de caramels, de chewing-gums au bon goût chimique - sans oublier les rubans de réglisse avec lesquels ils se donnaient de faux coups de fouets, jusqu'à ce que leur sœur menace de confisquer l'ensemble, quand se n'était pas de tout raconter aux parents... « Il faudrait quand même grandir, un jour ! » leur lançait-elle, au comble de l'agacement.

Grandir... Ah ! Oui... Bien sûr, elle n'avait pas tort... ! - Mais d'abord, retourner au fauteuil.

Là, il réfléchit. Et puisqu'il avait à l'évidence vécu ces différentes existences, et qu'il n'y pouvait rien changer, il décida de retourner dans ce début de siècle encore innocent, dans ce café où l'on débattait avec tant de passion. Et comme c'était justement là que se trouvait cette femme avec qui il a envie de passer le reste de ses jours, il sut, tout de suite et sans recours, que c'était ce qu'il allait faire. Advienne que pourra... il sentait qu'il n'aurait aucun regret.

